

# Le grand cercueil

Il pleuvasse avec du tonnerre...  
Il est déjà tard... quand on voit  
Dans le bourg entrer le convoi  
De la défunte octogénaire.

La clarté du jour s'est enfuie.  
Tristement, la voiture à bœufs  
A repris son chemin bourbeux :  
Le cercueil attend sous la pluie.

Un lent tintement qui vous glace  
Dégoutte morne du clocher :  
Voici tout le monde marcher  
Vers la grande croix de la place,

Quand il s'approche de la pierre  
Pour lever le corps, le curé,  
Tout en chantant, reste effaré  
Par l'énormité de la bière.

Certes ! avec ses planches massives,  
Espèces de forts madriers  
Crevassés, noueux, mal taillés,  
Qui remplaceraient des solives,

Elle apparaît si gigantesque

En épaisseur, en large, en long,  
Si haute, d'un tel poids de plomb,  
Qu'à la voir on en frémit presque.

Elle s'étale sans pareille,  
D'autant plus démesurément  
Qu'elle renferme seulement  
Un mince cadavre de vieille.

L'immense couvercle en dos d'âne  
A l'air aussi grand que les toits ;  
Le drap trop court montre son bois  
Roux et jaune comme un vieux crâne.

Et tandis que d'une aigre sorte  
Les enfants de chœur vont hurlant,  
Le prêtre est là, se rappelant  
Les dimensions de la morte.

« Qu'avait-elle ? cinq pieds, à peine !  
C'était maigre et gros comme rien !  
Un seul corps pour ça qui peut bien  
En contenir une douzaine !

En a-t il fallu de la paille !  
Aura-t-on dû l'empaqueter  
Pour l'empêcher de balloter  
Comme un grain dans une futaille !

Quel menuisier ! ça tient du songe !

Il doit sûrement celui-ci  
Avoir le regard qui grossit,  
Et dans sa main le mètre allonge ! »

Les porteurs pliant sous leur charge,  
En nombre, comme de raison,  
Semblent traîner une maison.  
Le brancard est bien long et large,

Mais, il est usé ! quoi qu'on dise,  
Puisque, hélas ! le monstre ligneux  
Croule avec un bruit caverneux,  
Juste en pénétrant dans l'église.

C'est un bras du brancard qui casse...  
On hisse l'effrayant cercueil  
Sur l'estrade — et les chants de deuil  
Sont bâclés sous la voûte basse.

Puis, les cloches vont à volées...  
À la montée, oh ! que c'est dur  
Et long ! — Enfin ! voici le mur  
Que dépassent les mausolées.

Le chantre mêle sa voix fausse  
Au bruit sourd des pas recueillis.  
Debout, s'offre aux yeux ébahis  
Le vieux sacristain dans la fosse.

L'ombre vient. Personne ne bouge.

L'homme surmène, haletant,  
Ses deux outils où par instant  
Le soleil met un reflet rouge

Brusque, le curé l'interpelle :  
« Eh bien ! y sommes-nous ? » Et lui  
Quitte la fosse avec ennui  
En poussant sa pioche et sa pelle.

Le gouffre baille son mystère :  
Mais, le cercueil n'y glisse pas.  
« Je m'en doutais ! » grogne tout bas  
Le sacristain qui rentre en terre.

Il remonte. On reprend la boîte  
Qu'on ajuste du mieux qu'on peut.  
Mais, il s'en faut toujours un peu :  
La tombe est encore trop étroite.

De nouveau, la pioche luisante  
Descend l'élargir. Cette fois,  
Le cercueil y coule à plein bois  
En même temps qu'on l'y présente.

Au bord du trou, qui s'enténèbre.  
Un vieux qui tient le goupillon  
Émet cette réflexion  
En guise d'oraison funèbre :

« Elle a bien mérité sa fosse !

C'est égal ! tout d'même, elle était  
Trop p'tit' quand elle existait  
Pour faire une morte aussi grosse ! »

Et, sous sa chape très ancienne,  
Haut, solennel, — l'officiant  
S'en revient en s'apitoyant  
Sur sa défunte paroissienne :

« L'infortune l'a poursuivie !...  
« Pauvre cadavre enguignonné !...  
« Tout pour elle aura mal tourné,  
« Dans la mort comme dans la vie ! »

Maurice Rollinat (1846–1903)